

Faire un homme

Louis-Jean Thibault

Volume 49, numéro 3 (277), 2007

René Char et Hervé Bouchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34646ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibault, L.-J. (2007). Faire un homme. *Liberté*, 49(3), 29–34.

Faire un homme

Louis-Jean Thibault

L'acte poignant et si grave d'écrire quand l'angoisse se soulève sur un coude pour observer et que notre bonheur s'engage nu dans le vent du chemin.

RENÉ CHAR

Tout me ramène sans cesse, dans l'œuvre de René Char, à l'idée de gravité.

Je pense d'abord aux nombreux aphorismes qui jalonnent l'œuvre et qui lui donnent un ton sérieux, impérial. Je reçois ces fragments avec une extrême attention et considération, comme un Grec de l'Antiquité, en quête de sens à donner à sa vie, devait accueillir, j'imagine, les paroles de la Pythie. J'éprouve sensiblement la même impression devant les poèmes : je les approche avec respect, les tenant d'emblée comme difficiles à faire miens, sachant que leur épaisseur sémantique a souvent raison de celui qui, en moi, désire tout comprendre — et sur-le-champ —, de celui qui lit parfois par désœuvrement, pour se divertir, pour s'alléger la tête et l'existence.

La gravité est également présente dans la voix sombre et puissante — une basse profonde, dans mon imagination — qui résonne dans *Feuillets d'Hypnos*. En poésie, rien, selon moi, ne fait mieux entendre ce que sont l'alarme et le danger que ces textes lucides, résistants, antidotes à la « terreur aveuglant [tout un] royaume¹ ». Char y appelle à la défense du sol natal, mais sans doute davantage au maintien d'un territoire encore plus précis, plus digne : « une enclave d'inattendus et de métamorphoses » (213).

Mais, par-dessus tout, ce que j'associe à la gravité, chez Char, a à voir avec le sens premier du mot, c'est-à-dire avec la pesanteur, plus précisément avec ce qui exerce un poids et une pression. Char

1. René Char, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 142. Les autres renvois à cette œuvre se feront entre parenthèses à la suite des citations.

reste, à mes yeux, le poète de l'épreuve, et par conséquent de l'apprentissage. Sous presque tous ses mots, comme une première écriture qui ne s'efface jamais, je vois se profiler la même expression : risquer sa peau. J'ajoute : et ses os.

À propos de pesanteur et d'apprentissage, la médecine nous enseigne des choses intéressantes. Pour favoriser le développement d'un squelette solide, et donc, éventuellement, pour pouvoir se tenir fermement debout, un jeune enfant doit traverser deux «épreuves». La première consiste à exposer sa peau au soleil. La seconde exige que s'effectue ce qu'on appelle, dans le jargon médical, une mise en charge : le petit homme doit faire porter tout le poids du corps par son tissu osseux. En d'autres mots, les os se fortifient, gagnent en dureté et en résistance lorsque s'exerce sur eux une pression. La métaphore me semble parfaite pour décrire la figure de l'homme que propose René Char dans sa poésie.

Les recueils publiés au sortir de la guerre sont ceux qui m'émeuvent le plus. *Les matinaux* (1947-1949) et *La parole en archipel* (1952-1960) dévoilent un état d'esprit singulier : après avoir franchi «la clôture du pire», le résistant sait qu'il lui faut encore «chasser au delà» (360). Se maintenir dans le périlleux semble être un défi que se lance cette poésie : cela nourrit l'écriture, préserve sa vitalité, lui donne son élan. Dans quelles formes s'incarne désormais ce péril ? Avec quelles nouvelles bêtes le combat doit-il reprendre ? Pendant la guerre, l'adversaire avait un visage bien défini ; à quelle enseigne logent maintenant «les loyaux adversaires» ? Résister ne consiste pas seulement à s'inscrire dans un cadre historico-politique. Résister est une affaire personnelle, un rapport à soi. Capitaine Alexandre a vécu un temps avec ses frères d'armes ; le voici rendu à sa solitude. Les poèmes d'après-guerre relancent la construction de ce qu'on pourrait appeler, chez Char, une politique personnelle. Le poète s'invente une manière de se conduire, de se gouverner. Au quotidien.

Les poèmes de Char reposent sur des images archaïques : abîme de la nuit, redressement du jour, déclin, retour de l'obscurité. L'apprentissage, la gouverne de soi, s'effectue à l'intérieur de ce cercle, au cœur même de la répétition. «Rougeur des matinaux» s'ouvre ainsi : «L'état d'esprit du soleil levant est allégresse

malgré le jour cruel et le souvenir de la nuit.» (329) Le travail du poète, sa tâche, son devoir, pourrait-on dire, va consister, en dépit de tous les obstacles passés et à venir, à s'emparer de cette allégresse que lui octroie la lumière naissante du jour et à la garder vivante en lui. Je ne saurai jamais exprimer clairement à quel point me secouent les formules de Char à propos de l'éveil. Elles parlent sans doute à des parties de moi, engourdies depuis longtemps, qui cherchent à se sortir de leur torpeur, à retrouver une énergie. Comme une eau fraîche, ces formules me fouettent autant le corps que l'esprit : « Quand on a mission d'éveiller, on commence par faire sa toilette dans la rivière. Le premier enchantement comme le premier saisissement sont pour soi. » (329) Char trempé dans les eaux de la Sorgue, sa rivière : c'est pour moi l'image même de la poésie. Un grand dehors dont le corps se saisit — un corps lui-même saisi par ce grand dehors. Un chant qui se lève en soi et qui servira peut-être de stimulation et de révélation pour les autres.

Cette voix nietzschéenne qui revendique sa singularité est aussi celle qui condamne sans appel les conformismes sociaux. Char se range toujours du côté des « intempestifs et [des] insolites » (334). Faire sa place parmi les hommes sans courber l'échine, en allant son chemin, en maintenant le pas, au vu et au su des regards réprobateurs : voilà l'impératif qu'il nous lance. La plaie morale la plus infectieuse à ses yeux ? Le mimétisme, qui confine à l'inertie. Le poète ne veut pas ressembler aux hommes dont la « maladie » est de « faire des nœuds » (333). Le malheur d'un être vient, selon lui, de son désir de s'agglomérer, de bloquer ses impulsions, de suivre ses semblables sans questionner ce qu'est sa vérité. La morale de Char en est une de va-tout, et de persévérance : « Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, *ils s'habitueront.* » (329)

D'ailleurs, le poète immortalise, dans *Les matinaux*, des êtres marquants de son enfance, les Transparents. Paul Veyne a bien décrit qui étaient ces hommes, des vagabonds « sans relief social [...], amicaux, ouverts [...], décidés à ne rien faire, à ne pas s'attarder dans des fidélités ni à s'attacher à bâtir un avenir² ». Bien qu'attiré par la liberté insouciance de ces hommes, Char tisse

autrement son rapport à l'autre, sans tout miser sur ce nomadisme extrême. Il lui préfère, c'est sans surprise, la lutte, le corps à corps, une altérité faite d'oppositions fertiles. Le poète est à jamais un « adolescent souffleté », blessé par la compagnie parfois mesquine et brutale des hommes, de qui il s'échappe momentanément pour retrouver un bonheur dans la nature, mais vers lesquels il revient toujours, le corps revivifié, se tenant « droit et attentif [...], à la fois plus vulnérable et plus fort » (314). Char ne rompt jamais complètement avec les hommes, même si l'appelle, comme un chant de sirène, l'exemple de Rimbaud, ses élans réfractaires et sans retour : « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! » Sans rien renier de ses pulsions anticonformistes, sans se laisser réduire ni soumettre, Char reste tout de même parmi les hommes pour, à sa façon, « croire », avec quelques-uns, « le bonheur possible » (275). Il veillera à se forger une sagesse, ce dernier terme étant à prendre non pas dans le sens d'une conduite modérée, d'un aplatissement des désirs, mais dans celui d'une connaissance aiguisée et lucide des choses et du monde.

C'est sous le signe de l'empoignade, donc, que Char forge ses liens. Il y a Fête lorsqu'on parvient à le contrecarrer. À lui offrir une opposition, une chance de mesurer sa différence. Ainsi en va-t-il de ses relations avec les femmes. D'un côté, sa poésie amoureuse atteste une foi en l'autre qui l'amène à rompre avec sa solitude : « La faveur des étoiles est de nous inviter à parler, de nous montrer que nous ne sommes pas seuls, que l'aurore a un toit et le feu tes deux mains. » (398) De l'autre, subsiste une méfiance. La femme devient « femelle redoutable », qui « convoite le bras » des meilleurs hommes et « guette leur défaillance » (331) pour asseoir son empire. On en revient à cette volonté de ne pas se laisser gouverner. Pas question de se courber, de s'affaïsser, de se laisser porter par un courant qui affaiblirait ses forces. L'essentiel est dans la tenue, dans la posture : « Tenez-vous [...], rapides poissons, dans la cascade. » (360)

L'intensité et la vigueur représentent les faces solaires vers lesquelles tend la poésie de Char. Mais cette poésie a un autre

2. Paul Veyne, *René Char en ses poèmes*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1990, p. 76.

visage. Les faces rayonnantes cohabitent, dos à dos, avec une obscurité qui, je le dis sans affectation, me glace le sang, m'égare et me fait douter de tout. La lumière, dans nombre de poèmes, est un organe hautement rétractile :

Tout s'éteignit :
Le jour, la lumière intérieure.
Masse endolorie,
Je ne trouvais plus mon temps vrai,
Ma maison. (398)

Le sentiment d'égarement et de chute fait partie, tout autant que la droiture, de l'univers mental de Char. Rien n'est jamais donné, il faut conquérir indéfiniment. Personne n'est plus parent du poète français, au Québec, que Gaston Miron. L'homme de Miron est aussi celui des multiples rechutes, du « noir éclaté dans la tête³ », de la désespérance. Char et lui possèdent, sous leur apparente solidité, les mêmes lignes de fracture, soudainement dévoilées : « Êtres que l'aurore semble laver de leurs tourments, semble doter d'une santé, d'une innocence neuves, et qui se fracassent ou se suppriment deux heures après... Êtres chers dont je sens la main. » (361)

Les deux poètes savent se relever. L'effondrement alterne avec l'émergence, en un perpétuel recommencement. Miron, comme l'a bien montré Pierre Nepveu dans sa préface, est l'homme du « ressaut⁴ », un être à l'agonie réanimé par « l'allant d'espérance⁵ » ; Char, quant à lui, compte sur des ressources de relance, alimentées, cela peut paraître paradoxal, par les faux pas : « On ne bâtit *multiformément* que sur l'erreur. C'est ce qui nous permet de nous supposer, à chaque renouveau, heureux. » (334) La vie est une suite de ratages, mais elle peut être resaisie. Char est un pessimiste chargé de vitalité. Jamais complètement l'homme de l'allégresse matinale, jamais complètement

3. Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Montréal, Typo, 1993, p. 39.

4. *Ibid.*, p. 10.

5. *Ibid.*, p. 67.

l'homme du basculement dans l'obscurité : « Tour à tour coteau luxuriant, roc désolé, léger abri, tel est l'homme, le bel homme déconcertant. » (361)

Le verbe « renouer » est celui que je préfère dans les textes de Char. Il donne à rêver à une rupture d'avec la désolation et, d'un même souffle, à des retrouvailles avec une vie — le coteau luxuriant — qui a déjà existé en nous, plus aimante, plus frissonnante. Les poèmes adoptent alors un ton plus aérien, signe que la lutte, pour un certain temps, est suspendue. L'épreuve de la mise en charge est passée ; les os du corps se sont solidifiés. Un homme se tient debout, à qui est accordée la permission d'un rare repos : « Nous avons cette particularité parfois de nous balancer en marchant. Le temps nous est léger, le sol nous est facile, notre pied ne tourne qu'à bon escient. » (332)